

Quand les photos naissent dans la ressemblance

Louis Bélanger

Numéro 98, septembre 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42085ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Bélanger, L. (1998). Quand les photos naissent dans la ressemblance. *Liaison*, (98), 45–45.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1998

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Quand les photos naissent dans la **ressemblance**

IL Y A DES JOURS où je rêve pour le Canada français d'une critique d'art consacrant de mauvais auteurs, des metteurs en scène maladroits, des artistes visuels peu inspirés et de méchantes cultures dites majoritaires jouissant de tous les plaisirs permis à sanctionner d'art mineur, ces fruits légitimes d'une caste d'illuminés ou, trêve de sectarisme idéologique, d'illuminées. Une fraction de seconde plus tard, ON ME RÉVEILLE.

Tel fut récemment le cas au forum sur la Situation des arts au Canada français, événement de prestige qui réunissait chercheurs, artistes, animateurs et bailleurs de fonds, sous l'égide de l'Institut franco-ontarien à l'Université Laurentienne. Je m'y pointe, dans l'espoir qu'enfin, le mystère qu'incarne à mes yeux le fait que de petites cultures émane un nombre si restreint de petits artistes n'en soit plus un. Plus encore, il me tardait d'apprendre des artistes mêmes, la juste valeur qu'ils incarnent dans une société néolibérale et ce, au tournant d'un siècle que l'on sait si fou.

De petits artistes, nul présent. Que de grands ou d'ignorés, poètes, romanciers, peintres, chanteurs, musiciens, sculpteurs, cinéastes, chez qui vingt-cinq années d'avant-garde ont réglé au quart de tour une mécanique de dénonciation des parasites du labeur créateur dans nos sociétés. Drapés du suaire de l'expérience ontologique unique au génie créateur, ils sont venus vociférer au forum le messianisme visionnaire de leur fonction sociale. Seule manquait peut-être la participation de quelque vétéran de guerre hautement médaillé, dont le bras d'honneur aurait à coup sûr catalysé l'humeur revendicatrice de ces opprimés. Baume sur leurs plaies, une édition spéciale de Tournée d'Amérique, au thème gauchement provocateur, «Accordons-nous aux artistes la place qui leur revient?», permit au métronome de se recharger d'un océan à l'autre, «les yeux pleins de sourires», entonnait-on jadis collectivement.

Non moins tonnante fut la salve des *desiderata* exprimés par nos artistes. Consolidations des structures locales, des réseaux de diffusion et de la couverture médiatique, précisions sur l'énoncé de mission de la Société Radio-Canada, développement accru des divers secteurs communautaires, sommations lancées à toutes les instances gouvernementales dites responsables d'enrichir l'enveloppe budgétaire des programmes d'aide à la création, à l'édition, à la distribution, à la tournée, et j'en passe, en composent les grands axes. Alors seulement, ai-je compris, nos artistes maintiendront-ils un statut social aux limites de l'acceptable; à moins

que d'ici là, des conditions avantageuses de retraite anticipée, un régime national de pension indexée au coût de la vie ou, on est de son temps, l'accès gratuit et universel au Viagra (un prophète en a déjà prédit la création d'une saveur de noisette) ne viennent imposer leurs nécessités sur ces oracles du devenir individuel.

Entre-temps, on se gargarise de «projections libérantes», écrivait Borduas, tirées des théoriciens Jacques Dubois, Pierre Bourdieu, François Paré, stratégiquement purgés des aspects les plus gênants de la pensée, dont la tendance de toute culture de l'exiguïté prétendant à l'âge adulte à adopter les pires tics des cultures dominantes servant d'anti-modèles n'est pas le moindre. Au delà des professions de foi qui en désincarnent l'être, l'artiste demeure un citoyen agissant dans un espace/temps déterminé. N'est-ce pas là la plus criante vérité que l'on puisse trafiquer de ces penseurs? Mais que nous ont donc appris vingt-cinq années de Prise de parole, de Nuit sur l'étang, de Théâtre du Nouvel-Ontario ou d'Éditions d'Acadie?

Je lirai avec attention le texte de l'allocution d'ouverture au forum de Jean Marc Dalpé, «La nécessité de la fiction». L'artiste y manifeste une conscience, une humilité, une sensibilité qui lui valurent plus d'un regard réprobateur, vaguement teinté d'une accusation de conservatisme contre laquelle il a eu à se défendre. Sa faute? Reconnaître au vu et au su de ses pairs que réalité et fiction s'entremêlent en permanence, et que les paradoxes ainsi créés sont ceux à travers lesquels on choisit de croire que l'art et la vie s'harmonisent. La fiction a des fissures (tiens, tiens...) qui inspirèrent à un poète dont je tairai le nom : «l'écriture est la recherche du silence mais ça fait du bruit quand même». Tous les silences ne sont pas ceux que l'on tait.

L'heure serait peut-être à un élargissement des inquiétudes culturelles au Canada français. Loin de moi l'idée de prescrire l'abandon de la parole revendicatrice, phénomène dont ce forum a amplement réaffirmé la santé de fer, mais force est d'admettre que ce flambeau brillerait de tous ses feux s'il éclairait plus d'une génération. Dans cette perspective, le forum sur la Situation des arts au Canada français se veut un rendez-vous à demi manqué.

Je me reprends à rêver pour le Canada français d'une critique d'art consacrant des «œuvres de jeunesse». Le bon vin m'endort.

Louis Bélanger

LA PENSÉE DÉLINGUANTE